

Qu'est-ce qu'un écrivain?

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

La langue des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1994). Qu'est-ce qu'un écrivain? *Liberté*, 36(6), 92–95.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

QU'EST-CE QU'UN ÉCRIVAIN ?

Certaines personnes ont le don des langues. Le pluriel est sans équivoque : il s'agit des langues étrangères, au mécanisme par les uns vite démonté, assimilé et aussitôt remis en action. Tandis que d'autres s'évertuent à rouler convenablement les r, à aspirer les h quand il le faut, à accentuer la pénultième sans se couvrir de ridicule, ceux-là entendent d'emblée la musique d'une langue et savent se l'approprier.

Heinrich Schliemann était du nombre. Au dix-neuvième siècle, cet autodidacte, en 1832 garçon épicier à Fürstenberg, vingt ans plus tard millionnaire de l'indigo, devint célèbre pour avoir découvert le site de Troie, la ville chantée par Homère, dont il pouvait réciter par cœur des pans entiers dans le texte. Schliemann n'avait rien de l'archéologue patenté et ses études s'étaient arrêtées au Gymnase. Le grec ancien, il l'avait appris comme une langue vivante — et encore, comme lui-même concevait l'apprentissage des langues étrangères : par la mémorisation de morceaux choisis. La grammaire, n'en parlons pas, et fût-il allé à Chartres pour méditer un instant sous le portail royal, Schliemann eût haussé les épaules à la vue de cette Grammaire armée de verges, tenant un livre ouvert dans une main et fustigeant deux écoliers à l'avance soumis. « Que de fois, écrit-il dans ses Mémoires, ai-je rencontré de ces garçons que l'école a

torturés pendant plus de huit ans et dont aucun ne se révèle pourtant capable d'écrire une lettre en grec ancien sans commettre d'énormes fautes. »

L'homme a des velléités d'écrivain. Il tient un journal, écrit à sa famille des lettres chantournées, admire la plume de son ami Ernest Renan et, plus tard, n'aura de cesse de faire des livres avec le récit de ses fouilles à Troie ou à Mycènes. Mais alors Schliemann a renoncé à être écrivain. Il maîtrise en tout une dizaine de langues et s'adresse dans la leur à ses ouvriers comme aux grands de ce monde, mais un écrivain, n'est-ce pas ? c'est autre chose. « Si les langues aident à former un individu, elles ne font pas pour autant de lui un individu cultivé. » Aussi, ce constat, où entre un brin de dépit quand il renonce à écrire : « Comme une maison dépourvue de fondations, mes gribouillis s'effondraient d'eux-mêmes. »

Avec le recul, il est assez aisé de deviner la nature des fondations qui faisaient cruellement défaut. Sous ses dehors d'homme d'affaires prospère, Schliemann était un esprit fantasque, à l'imagination trop vive, comme ne manqueront pas de le souligner ses détracteurs qui l'accueilleront avec des ricanements quand il exhibera, à bout de bras, le trésor de Priam ou quand, ému, il montrera du doigt la Grande Tour qu'il vient de dégager et d'où, insistera-t-il, Hélène, en son temps, a aussi montré du doigt à quelques vieillards les Grecs venus chercher vengeance. Moins écrivain que fervent lecteur, Schliemann lit Homère comme Emma Bovary des romans. C'est là imagination dévoyée en rêverie servile, qui ne crée rien, tout entière vouée à la recherche de ce qui un jour exista dans les livres.

Un écrivain ne saurait se contenter d'aussi peu. Il écrit avec ses pauvres mots, dans la jubilation ou l'impuissance, et trop souvent contre soi, qui se défait. La vie de Schliemann présente suffisamment d'intérêt pour

me faire écrire pendant des pages. Elle a surtout l'immense mérite d'offrir des points d'appui, de me jeter hors de moi, hors de mon univers étriqué, quelque fantaisie que j'y mette. Pourtant je n'aurai rien dit si je parle plus longuement du séjour de Schliemann à Saint-Pétersbourg ou de ses déboires avec la Sainte Porte au moment de fouiller la colline d'Hissarlik. C'est une autre histoire qui commence, celle d'un archéologue et non d'un écrivain. J'ignore ce qu'est un écrivain. J'ignore à quoi tient le talent de celui qui en est un parmi tous ceux qui font profession de noircir du papier et le noircissent avec une application, une sincérité et une angoisse semblables à celles des plus grands.

Ceux qui écrivent sont légion, tous convaincus de cette nécessité, et certains jours cette foule m'effraie. Je cherche à me rassurer par la technique. Un écrivain, me dis-je, est avant tout celui qui cherche à acquérir, écrivant, une plus grande maîtrise de la langue, qui serve son propos. Aux sentiers riantes des grands auteurs, je préfère alors la voie étroite des grammairiens. Solécismes, barbarismes, conditionnel 2^e forme : langue française, je t'aurai ! Las. Trop souvent, levant le nez de mon ouvrage, après avoir vissé et dévissé au moins une fois chaque boulon de la phrase, un brin étourdie, j'en suis réduite à retrouver la vue d'ensemble de ce que je veux dire. Dans mon dos, Léautaud ricane : « Un membre de l'Académie française écrit comme on doit écrire. Un homme d'esprit écrit comme il écrit. »

Mais où commence l'académisme ? où s'arrêtent les fautes ? Et comme on est seul pour en décider ! Glenn Gould se faisait fort d'introduire dans la parfaite géométrie d'une fugue de Bach des éléments de « liberté humaine », seuls capables, selon lui, de recréer l'irrégularité de la vie sous une surface égale. Je serais bien incapable d'une intervention aussi froidement concertée.

Tout au mieux, après avoir beaucoup tâtonné, beaucoup jeté, pourrai-je penser, pendant un moment, que j'ai su préserver dans un vers, un bout de phrase, quelque part tremblante comme il s'en trouve dans la vie et qui donne sa beauté à la langue, au style, au corps humain, à une ville. L'illusion ne dure pas et, sur la page imprimée, les petits rectangles noirs des mots me renvoient à mon échec.

À Léautaud qui s'éloigne, je tire la langue. Et je maudis cet article qui oblige à poser de telles questions. Dans les faits — dans la vie —, la littérature en décide toujours autrement et suit son mystérieux caprice qui la fait se fixer là plutôt qu'ailleurs — dans « Fantaisie » de Nerval ou dans les *Cahiers de la Kolyma*. Toutes ces questions sur l'essence de l'écrivain deviennent de fausses questions, de surcroît orgueilleuses, puisqu'elles en cachent une seule, pitoyable, qui n'ose dire son nom : et moi, en suis-je un ?

Qu'ai-je à dire ? Cette question seule importe désormais, éthique, et gouverne le choix des mots, leur ordonnance, qui s'imposent dès lors que j'ai su y répondre avant de me mettre à écrire.

Le français le plus pur se parle en Touraine, dit l'adage. En littérature, la pureté existe. Pour Chalamov, c'est la « hache bleue », chargée d'éliminer tout ce qui est en trop et éloigne de la vérité. Je lui donnerai plusieurs noms, faute de la cerner au plus près, mais la pureté ne renvoie déjà plus à ce que trop légèrement j'aurais enfermé dans les expressions « musique de la langue » ou « style de l'homme ». Elle est affaire grave, le jeu retrouvé après la lutte, le plaisir, le dégoût vaincu, la plénitude entrevue dans un éclair, l'harmonie : toutes choses que, certains jours, apaisée, j'appelle plus simplement l'adéquation diversement réussie entre ce que j'ai voulu dire et ce que j'ai dit.